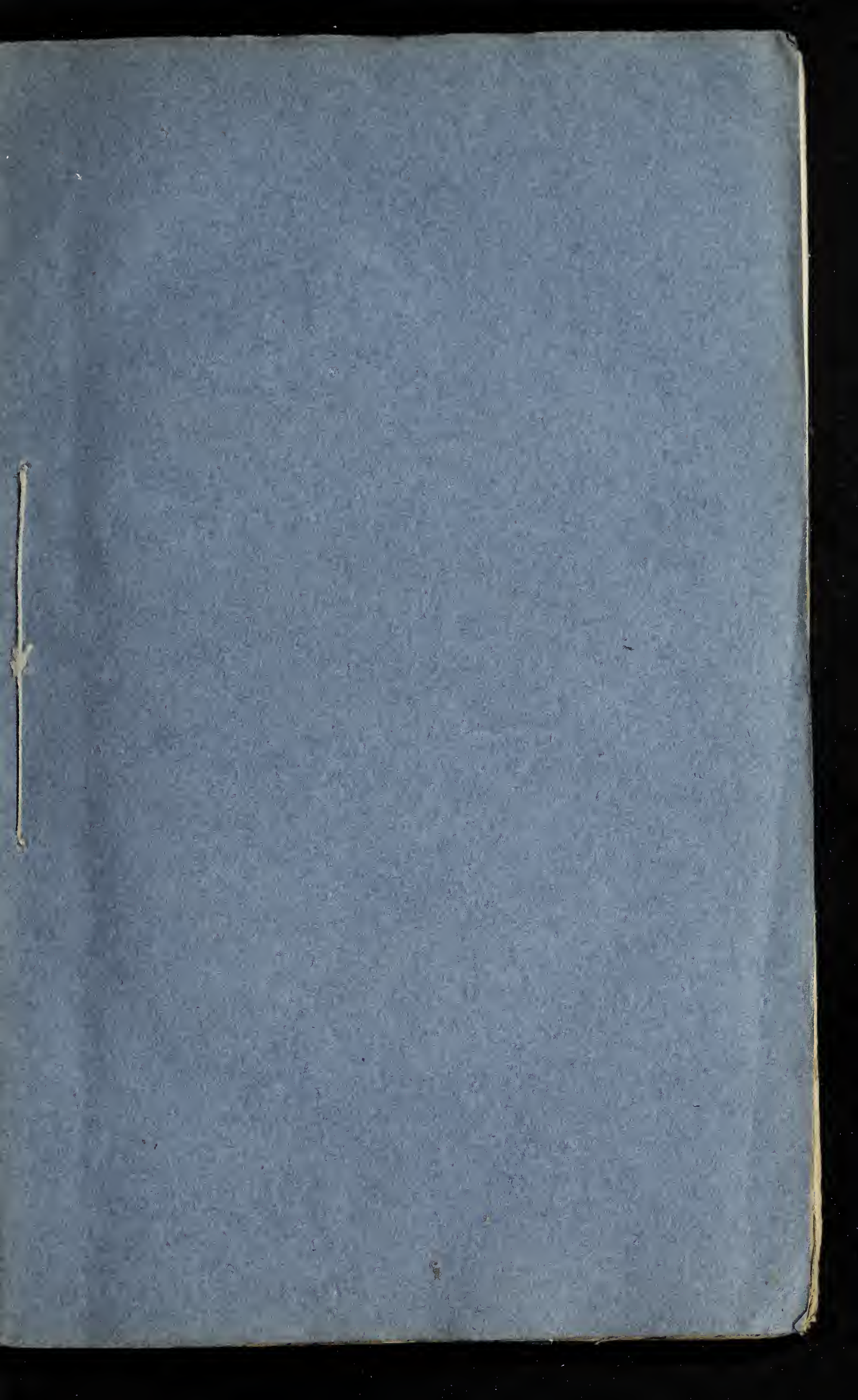


LE

CALENDRIER RÉPUBLICAIN,

POËME.

pour le Citoyen pierre
de la part de l'auteur



Anc.ns mois			VENDEMIAIRE 1er mois.	Anc.ns mois			BRUMAIRE 2e mois.	Anc.ns mois			FRIMAIRE 3e mois
AUTOMNE											
1793			D.Q.5.N.L.14 P.Q.21.P.L.28	1793			D.Q.5.N.L.13. P.Q.21 P.L.27.	1793			D.O.5.N.L.13 P.Q.20.P.L 27
			1re Décade.				1re Décade				1re Décade.
22 Septembre	P	1	Raisin	22	P	1	Pomme	21	P	1	Raiponce
23	D	2	Safran	23	D	2	Céleri	22	D	2	Turneps
24	T	3	Châtaignes	24	T	3	Poire	23	T	3	Chicorée
25	Q	4	Colchique	25	Q	4	Betterave	24	Q	4	Nefle
26	Q	5	Cheval	26	Q	5	Oye	25	Q	5	Cochon
27	S	6	Balsamine	27	S	6	Heliotrope	26	S	6	Mâche
28	S	7	Carottes	28	S	7	Figue	27	S	7	Chou-fleur
29	O	8	Amaranthe	29	O	8	Scorsoñere	28	O	8	Miel
30	N	9	Panais	30	N	9	Alisier	29	N	9	Genièvre
1 Octobre	D	10	CUVE	31	D	10	CHARRUE	30	D	10	PIOCHE
			2e Décade.				2e Décade				2e Décade
2	P	11	P.es de terre	1 Novembre	P	11	Salsifis	1 Décembre	P	11	Cire
3	D	12	Immortelle	2	D	12	Mâcre	2	D	12	Raifort
4	T	13	Potiron	3	T	13	Topinambour	3	T	13	Cèdre
5	Q	14	Réséda	4	Q	14	Endive	4	Q	14	Sapin
6	Q	15	Ane	5	Q	15	Dindon	5	Q	15	Chevreuil
7	S	16	Belle de nuit	6	S	16	Chervi	6	S	16	Ajonc
8	S	17	Citrouille	7	S	17	Cresson	7	S	17	Cyprés
9	O	18	Sarrazin	8	O	18	Dentelaire	8	O	18	Lierre
10	N	19	Tournesol	9	N	19	Grenade	9	N	19	Sabine
11	D	20	PRESSOIR	10	D	20	HERSE	10	D	20	HOYAU
			3e Décade.				3e Décade				3e Décade
12	P	21	Chanvre	11	P	21	Bacchante	11	P	21	Erable-suc.
13	D	22	Pêches	12	D	22	Azerole	12	D	22	Bruyère
14	T	23	Navets	13	T	23	Garence	13	T	23	Roseau
15	Q	24	Amarillis	14	Q	24	Orange	14	Q	24	Oseille
16	Q	25	Bœuf	15	Q	25	Faisan	15	Q	25	Grillon
17	S	26	Aubergine	16	S	26	Pistache	16	S	26	Pignon
18	S	27	Piment	17	S	27	Macjone	17	S	27	Liège
19	O	28	Tomate	18	O	28	Coing	18	O	28	Truffe
20	N	29	Orge	19	N	29	Cormier	19	N	29	Olive
21	D	30	TONNEAU	20	D	30	ROULEAU	20	D	30	PELLE

Anc.ns mois			NIVÔSE, 4e mois	Anc.ns mois			PLUVIÔSE. 5e mois.	Anc.ns mois			VENTÔSE 6e mois
HYVER											
1793			D.Q.5.N.L.12. P.Q.19 P.L.26.	1794			D.Q.4.N.L.11. P.O.18.P.L. 26	1794			D.Q.4.N.L.11. P.Q.18.P.L.26.
			1re Décade				1re Décade				1re Décade
21 Décembre	P	1	Tourbe	20 Janvier	P	1	Lauréole	19 Février	P	1	Tussilage
22	D	2	Houille	21	D	2	Mousse	20	D	2	Cornoniller
23	T	3	Bitume	22	T	3	Fragon	21	T	3	Viollier
24	Q	4	Soufre	23	Q	4	Perce-neige	22	Q	4	Troêne
25	Q	5	Chien	24	Q	5	Taureau	23	Q	5	Bouc
26	S	6	Lave	25	S	6	Laurier-thym	24	S	6	Asaret
27	S	7	Terre végét.	26	S	7	Amadouvier	25	S	7	Alaterne
28	O	8	Fumier	27	O	8	Mézéréon	26	O	8	Violette
29	N	9	Salpêtre	28	N	9	Peuplier	27	N	9	Marceau
30	D	10	FLÉAU	29	D	10	COIGNÉE	28	D	10	BÊCHE
			2e Décade				2e Décade				2e Décade.
31	P	11	Granit	30	P	11	Ellébore	1 Mars	P	11	Narcisse
1 Janvier 1794	D	12	Argile	31	D	12	Brocoli	2	D	12	Orme
2	T	13	Ardoise	1 Février	T	13	Laurier	3	T	13	Fumeterre
3	Q	14	Grés	2	Q	14	Avelinier	4	Q	14	Vélard
4	Q	15	Lapin	3	Q	15	Vache	5	Q	15	Chèvre
5	S	16	Silex	4	S	16	Buis	6	S	18	Epinards
6	S	17	Marne	5	S	17	Lichen	7	S	27	Doronic
7	O	18	Pier à chaux	6	O	28	If	8	O	28	Mouron
8	N	19	Marbre	7	N	19	Pulmonaire	9	N	19	Cerfeuil
9	D	20	VAN	8	D	20	SERPETTE	10	D	20	CORDEAU
			3e Décade				3e Décade				3e Décade.
10	P	21	Pier à plâtre	9	P	21	Thlaspi	11	P	21	Mandragor.
11	D	22	Sel	10	D	22	Thimelé	12	D	22	Percil
12	T	23	Fer	11	T	23	Chiendent	13	T	23	Cochléaria
13	Q	24	Cuivre	12	Q	24	Trainasse	14	Q	24	Paquerette
14	Q	25	Chat	13	Q	25	Lièvre	15	Q	25	Thon
15	S	26	Etain	14	S	26	Guède	16	S	26	Pissenlit
16	S	27	Plomb	15	S	27	Noisetier	17	S	27	Sylvie
17	O	28	Zinc	16	O	28	Ciclamen	18	O	28	Capillaire
18	N	29	Mercure	17	N	29	Chélidoine	19	N	29	Frêne
19	D	30	CRIBLE	18	D	30	TRAINEAU	20	D	30	PLANTOIR

L'Ère de la République française compte de sa fondation le 22 Septembre 1792 de l'ère vulgaire. L'année est divisée en douze mois de trente jours chacun, après lesquels suivent cinq jours pour completter l'année ordinaire. Chaque nouveau mois porte un nom étymologique et caractéristique, qui exprime la température, le genre de productions actuelles de la terre, et fait sentir le genre de saison où il se trouve dans les quatre dont l'année est composée.

Couché fils sculp.

LIBERTÉ

EGALITÉ

12 Juillet 1789

14 Juillet 1789

10 Août 1792

10 Août 1792

PRINTEMPS											
Ancs. mois			GERMINAL 7e. mois.	Ancs. mois			FLORÉAL 8e. mois	Ancs. mois			PRAIRIAL 9e. mois
1794			D.Q.4.N.L.10. P.Q 17.P.L.24.	1794			D.Q.3.N.L.10. P.Q.17.P.L.25.	1794			D.Q.2.N.L.9. P.Q.17.P.L.25.
			1re. Décade				1re. Décade				1re. Décade
21	P	1	Prime-vère	20	P	1	Rose	20	P	1	Luserne
22	D	2	Platane	21	D	2	Chêne	21	D	2	Hémérocale
23	T	3	Asperges	22	T	3	Fougère	22	T	3	Trêfle
24	Q	4	Tulipes	23	Q	4	Aubépine	23	Q	4	Angélique
25	Q	5	Poule	24	Q	5	Rossignol	24	Q	5	Canard
MARS 26	S	6	Blette	AVRIL 25	S	6	Ancolie	25	S	6	Mélisse
27	S	7	Bouleau	26	S	7	Muguet	MAI 26	S	7	Fromental
28	O	8	Jonquille	27	O	8	Champign.	27	O	8	Martagon
29	N	9	Aulne	28	N	9	Hyacinthe	28	N	9	Serpolet
30	D	10	COUVOIR	29	D	10	RATEAU	29	D	10	FAULX
			2e. Décade				2e. Décade.				2e. Décade
31	P	11	Pervenche	30	P	11	Rhubarbe	30	P	11	Fraise
1	D	12	Charme	1	D	12	Sain-foin	31	D	12	Bétoine
2	T	13	Morille	2	T	13	Bâton d'or	1	T	13	Pois
3	Q	14	Hêtre	3	Q	14	Chamérisr.	2	Q	14	Acacia
4	Q	15	Abeille	4	Q	15	Ver-à-soie	3	Q	15	Caille
5	S	16	Laitue	5	S	16	Consoude	4	S	16	Œillet
6	S	17	Mélèze	6	S	17	Pimprenelle	5	S	17	Sureau
7	O	18	Cigue	7	O	18	Corbeil d'or	6	O	18	Pavot
8	N	19	Radis	8	N	19	Arroche	7	N	19	Tilleul
9	D	20	RUCHE	9	D	20	SARCLOIR	8	D	20	FOURCHE
			3e. Décade				3e. Décade				3e. Décade.
AVRIL 10	P	21	Gainier	MAI 10	P	21	Staticé	JUIN 9	P	21	Barbeau
11	D	22	Romaine	11	D	22	Fritillaire	10	D	22	Camomille
12	T	23	Maronnier	12	T	23	Bourrache	11	T	23	Chèvrefeuil
13	Q	24	Roquette	13	Q	24	Valériane	12	Q	24	Caille-lait
14	Q	25	Pigeon	14	Q	25	Carpe	13	Q	25	Tanche
15	S	26	Anémone	15	S	26	Fusain	14	S	26	Jasmin
16	S	27	Lilas	16	S	27	Civette	15	S	27	Vervéine
17	O	28	Pensée	17	O	28	Buglose	16	O	28	Thym
18	N	29	Myrtil	18	N	29	Sénevé	17	N	29	Pivoine
19	D	30	GREFFOIR	19	D	30	HOULETT.	18	D	30	CHARIOT

ETE											
Ancs. mois			MESSIDOR 10e. mois	Ancs. mois			THERMIDOR 11e. mois.	Ancs. mois			FRUCTIDOR. 12e. mois.
1794			D.Q.2.N.L.8. P.Q.16.P.L.24.	1794			D.Q.5.N.L.8.P.Q. 16.P.L.23.D.Q.30.	1794			N.L.8.P.Q.16. P.L.23.D.Q.29.
			1re. Décade.				1re. Décade				1re. Décade
19	P	1	Seigle.	19	P	1	Epeautre	18	P	1	Prune
20	D	2	Avoine.	20	D	2	Bouillon bl.	19	D	2	Millet
21	T	3	Oignon	21	T	3	Melon	20	T	3	Licoperde
22	Q	4	Véronique	22	Q	4	Ivraie	21	Q	4	Escourgeon
23	Q	5	Mulet	23	Q	5	Bélier	22	Q	5	Saumon
24	S	6	Romarin	JUILLET 24	S	6	Prêle	23	S.	6	Tubéreuse
JUIN 25	S	7	Concombre	25	S	7	Armoise	AOUT 24	S	7	Sucrion
26	O	8	Echalottes	26	O	8	Carthame	25	O	8	Apocyn
27	N	9	Absynthe	27	N	9	Mures	26	N	9	Réglise
28	D	10	FAUCILLE	28	D	10	ARROSOIR	27	D	10	ECHELLE
			2e. Décade				2e. Décade				2e. Décade
29	P	11	Coriandre	29	P	11	Panis	28	P	11	Pastéque
30	D	12	Artichaut	30	D	12	Salicor	29	D	12	Fenouil
1	T	13	Girofflée	31	T	13	Abricot	30	T	13	Epinevinet
2	Q	14	Lavande	1	Q	14	Basilic	31	Q	14	Noix
3	Q	15	Chamois	2	Q	15	Brebis	1	Q	15	Truite
4	S	16	Tabac	3	S	16	Guimauve	2	S	16	Citron
5	S	17	Groseille	4	S	17	Lin	3	S	17	Cardière
6	O	18	Gesse	5	O	18	Amande	4	O	18	Nerprun
7	N	19	Cerise	6	N	19	Genthiane	5	N	19	Tagette
8	D	20	PARC	7	D	20	ECLUSE	6	D	20	HOTTE
			3e. Décade				3e. Décade				3e. Décade
JUILLET 9	P	21	Menthe	AOUT 8	P	21	Carline	7	P	21	Eglantier
10	D	22	Cumin	9	D	22	Caprier	8	D	22	Noisette
11	T	23	Haricots	10	T	23	Lentille	SEPTEMBRE 9	T	23	Houblon
12	Q	24	Orcanète	11	Q	24	Aunée	10	Q	24	Sorgho
13	Q	25	Pintade	12	Q	25	Loutre	11	Q	25	Ecrevisse
14	S	26	Sauge	13	S	26	Myrthe	12	S	26	Bigarade
15	S	27	Ail	14	S	27	Colza	13	S	27	Verge d'or
16	O	28	Vesce	15	O	28	Lupin	14	O	28	Maïs
17	N	29	Blé	16	N	29	Coton	15	N	29	Marron
18	D	30	CHALÉMIE	17	D	30	MOULIN	16	D	30	PANIER

Chaque mois est divisé en trois parties égales appelées Décade, et chaque Decade en dix jours, désignés par Primedi, Duodi, Tridi, Quartidi, Quintidi, Sextidi, Septidi, Octidi, Nonidi et Decadi. Les jours du mois sont aussi désignés par les nombres ordinaux 1, 2, 3, ainsi de suite jusqu'à 30 et correspondant chacun avec les jours de la Decade, par exemple, Primedi au 1, 11, 21, Duodi au 2, 12, et 22 de chaque mois &c.a Les cinq jours restant pour compléter l'année sont consacrés à des fêtes nationales et républicaines appelées les Sanculotides

FÊTES SANCULOTIDES			
17	P	1	de la Vertu
18	D	2	du Génie
19	T	3	du Travail
20	Q	4	de l'Opinio
21	Q	5	des Récomp.

UNION

FORCE

Hacq scrips,

LE CALENDRIER RÉPUBLICAIN,

POËME,

Lu à l'assemblée publique du Lycée des Arts, le 10 Frimaire de l'an 3;

Suivi d'une Ode au Vengeur, et de quelques autres poëmes sur les victoires de la République en Italie, en Espagne, en Allemagne; sur la conquête de la Hollande; sur la paix avec la Toscane, et d'une douzaine d'Hymnes civiques ou Chansons.

Par le Poète de la Révolution Dorat-Cubières,

Auteur du Voyage à la Bastille, en vers et en prose; des Rivaux au cardinalat, ou Pasquin et Mauri, poëme héroï-comique en quatre chants; des cinq poëmes intitulés : les Etats-Généraux de l'Olympe, de l'Europe, de l'Eglise, du Parnasse et de Cythère; de l'Epître au Grand Inquisiteur, de l'Inquisition dénoncée, de la Méprise pontificale, des Châteaux en Espagne des Emigrés, du Général Tonneau, du Pape malgré lui, du Danger des Couvens, de la Lettre de saint Jérôme à une Dame romaine; de la baronne de Chantal, ou les Dangers de la dévotion, en trois actes et en vers; des Journaux d'à-présent; du Banquet des six Rois; du Poëme des Abeilles; des Portraits de Mirabeau, de Lepelletier, d'Athanase Auger, de Cerutti, et de plusieurs autres ouvrages patriotiques et philosophiques composés depuis la révolution.

Prix, 60 livres.

A PARIS,

Chez TESSIER, Libraire, rue de la Harpe, n°. 151, vis-à-vis celle du Foin.

AN IV DE LA RÉPUBLIQUE.

Tous les ouvrages annoncés au frontispice sont renfermés, en grande partie, dans les deux volumes d'Œuvres choisies de Dorat-Cubières, qui se trouvent chez Tessier, rue de la Harpe; et Colnet, quai Voltaire, au coin de la rue du Bacq.

PRÉFACE.

L'EXISTENCE de la République tient en partie à l'existence du Calendrier; c'est une vérité qu'aucun républicain français ne contestera sans doute. Quel a été et quel est encore l'ennemi le plus redoutable de la République ? le fanatisme : et quel contre-poison le fanatisme a-t-il le plus à redouter ? le Calendrier.

Le fanatisme s'est opposé constamment aux progrès de la révolution, à toutes les époques de cette révolution naissante, et sur tous les points de la République; c'est presque toujours pour les prêtres ou par les prêtres que l'on s'est battu en France depuis qu'on y parle de liberté et d'égalité, et depuis que le peuple paroît vouloir l'un et l'autre. Tout le sang qui inonde les champs de la Vendée n'y a coulé que par les prêtres ; et cet exemple, le plus effrayant de tous, me

dispense d'en citer d'autres. Ce n'est point des prêtres constitutionnels que je veux parler, quand je dis en général les *prêtres ;* mon dessein n'est pas d'imiter les tyrans, qui confondent les innocens avec les coupables, pour mieux satisfaire leurs vengeances : je n'ai point de vengeance à exercer, dieu merci, et je ne connois d'ennemis que les ennemis de ma patrie.

Quoi qu'il en soit, le Calendrier républicain est un des moyens les plus sûrs que l'on ait employés pour combattre le fanatisme : les productions de l'agriculture, les animaux utiles, les instrumens aratoires qu'on a mis à la place des saints, portent un coup terrible à ces derniers ; la suppression des fêtes de l'église romaine ne leur laisse que peu d'espoir de refleurir parmi nous : le pape, enfin, a dû voir son règne tomber du moment qu'on a décrété l'ère nouvelle. Pourquoi faut-il que ces réformes heureuses, loin d'être adoptées par tout le monde, soient devenues l'objet de

la critique non-seulement des sots, qui sont le plus grand nombre, mais même de quelques bons esprits?

Où trouver un Calendrier dont le but soit plus utile et la nomenclature plus harmonieuse? L'agriculture est de tous les arts le plus nécessaire à un peuple libre, et le Calendrier y ramène à chaque instant le Peuple Français; il ne lui faut pas de longues études pour apprendre à connoître les métaux (1), les noms des plantes dont il use tous les jours, des légumes qu'il mange tous les jours à sa table : avec un almanach de deux sols il devient physicien, botaniste et minéralogiste. Est-il, en un mot, dans la langue française des noms plus harmonieux que ceux des mois du nouveau Calendrier? chacun de ces noms est un talisman qui présente à l'esprit tout à la fois trois idées bien distinctes,

(1) Les auteurs du Calendrier ont rangé dans le cours de Nivôse les substances du règne animal et minéral.

le genre de saison où l'on est, sa température, et les présens que fait la nature à l'époque dudit mois. Ne diroit-on pas que les meilleurs poètes de l'antiquité ont tenu conseil pour les inventer? que le majestueux Homère a proposé *Messidor*, *Thermidor*, *Fructidor*? Virgile, qui a si bien peint le printemps, *Germinal*, *Floréal*, *Prairial*, et ainsi des autres? Ces noms qui offrent à l'esprit l'idée riante des moissons, de la renaissance des fleurs, de la coupe des prairies, ne sont-ils pas mille fois plus agréables que les noms insignifians et stériles de septembre, octobre, novembre, décembre, &c?... Ces derniers, au surplus, ne pouvoient entrer qu'avec peine dans la poésie, le bon goût les en bannissoit, et ce n'étoit qu'avec beaucoup d'art qu'on pouvoit les y introduire. La poésie, au contraire, semble appeller leurs rivaux; elle semble attendre d'eux une nouvelle gloire, et les muses ont tressailli sur leur trépied d'or lorsqu'un poète

audacieux en a enrichi la langue française. Tout enfin me semble militer en faveur du Calendrier républicain, la philosophie, la poésie et sur-tout l'amour du pays. Animé de ces trois passions, ou, si l'on veut, adorateur de ces trois divinités, j'ai chanté le Calendrier à ma manière; c'est-à-dire, que j'ai osé détailler ses beautés dans un de ces poëmes familiers, tels qu'il en échappoit quelquefois à la muse octogénaire de Voltaire, dans un de ces poëmes négligés qui ne dédaignent point les grandes images, mais qui ne font aucun effort pour les aller chercher, et qui, semblables à l'indolent berger, ne parent le corset de leur bergère que des fleurs qui leur tombent sous la main.

Cette manière est la mienne depuis longtemps; c'est dans ce genre que j'ai écrit *les Rivaux au Cardinalat*, poëme en quatre chants; les cinq poëmes intitulés les Etats-généraux du Parnasse, de l'église de Cythère, de l'Europe et de l'Olympe, et une foule

d'autres poëmes dirigés contre le pape, et que la cour de Rome a fait brûler, tandis qu'on les traduisoit dans presque toutes les autres cours de l'Europe; et si je l'ai adoptée pour le Calendrier républicain, c'est que je l'ai cru, plus que tout autre, à la portée du peuple. Pourquoi, dira-t-on peut-être, imiter Voltaire dans sa vieillesse? ne vaudroit-il pas mieux choisir l'époque la plus brillante de son talent? celle où dans la Henriade, par exemple, il peignoit la sombre politique préparant des foudres dans le sombre vatican; celle où il armoit le terrible Mahomet des poisons du fanatisme, &c...? Hélas! répondrai-je, qui peut atteindre á ce faîte de gloire et de splendeur poétique? c'est bien assez que la maturité de mon talent ait quelque ressemblance avec la décrépitude de celui de ce grand homme, et qu'on puisse dire que ma virilité ne fut pas indigne d'être comparée avec sa seconde enfance.

Revenons au Calendrier, dont je n'aurois

pas dû m'éloigner si long-temps. On a fait contre lui quelques objections auxquelles je crois que c'est ici le lieu de répondre...... Mercier, entre autres, a été un de ses antagonistes les plus redoutables (1) : le philosophe Mercier, attaquer l'ouvrage de la philosophie !... il est depuis long-temps mon ami; jettons le voile sur la nudité d'un patriache de la raison et des lettres.

D'autres on dit que la division de l'année et des mois du nouveau Calendrier détruisoit tous les rapports qui doivent exister entre notre nation et celles de l'Europe; qu'elle jettoit même de l'embarras dans les relations commerciales entre les républicains Français; que dans plusieurs départemens enfin, on ne vouloit point le suivre. Que répondre à tout cela ? ce que répondit la Reveillère-Lépaux le 10 Thermidor de l'an 3, à un pétition-

---

(1) Voyez les Annales patriotiques et littéraires, ou la Tribune des Hommes libres, Journal rédigé par Mercier.

naire qui vint à la barre de la Convention faire une sortie contre le Calendrier.

« Plus on examinera, dit-il (1), le nouveau Calendrier, plus on en sentira les avantages. Certes, je ne suis pas payé pour aimer ceux qui l'ont fait; mais ici il s'agit de la chose et non des hommes, et il n'y a que des ignorans ou des aristocrates qui puissent déclamer contre cette institution, qui, toute nouvelle qu'elle est, et faite par des hommes peu estimables, n'en est pas moins de la plus grande utilité. Outre la beauté des dénominations, la division de l'année est faite d'après les époques fixées par la nature, les équinoxes et les solstices; les noms donnés aux jours rappellent le quantième du mois, par la plus ingénieuse analogie, et présentent à la mémoire des pauses heureuses tout en

(1) Ce discours de la Reveillère-Lépaux est extrait des journaux du temps; je n'y ai rien ajouté, ni rien retranché.

lui donnant de nouvelles idées. Je demande l'ordre du jour ».

L'ordre du jour fut adopté par la Convention nationale, d'après le discours de la Reveillère-Lépaux; je l'adopte moi-même pour tout ce qui a rapport au Calendrier. Je ne dirai plus qu'un mot pour ce qui me regarde.

J'ai pris à la tête de cet ouvrage, pour la première fois, le titre de *Poète de la Révolution;* titre fastueux dont quelques Journalistes ne manqueront pas de me faire un crime. J'anticipe sur leurs reproches, et je leur réponds, 1°. que j'ai pris ce titre parce que je crois être le poète qui, depuis le 14 juillet 1789, a le plus travaillé pour la révolution; je le prouve par la nomenclature nombreuse, et toutefois incomplète, de mes productions, que j'ai mise à la tête de ce même ouvrage.

2°. Parce qu'ayant été oublié par les distributeurs des récompenses nationales, cet

oubli m'a donné le droit de me rappeller au souvenir de la Nation.

3°. Enfin, parce que j'aime la révolution sans approuver ses excès; parce que je l'aime, non dans le mal qu'elle a pu faire, mais dans le bien qu'elle a fait, et qu'un amant se pare ordinairement des couleurs de sa maîtresse.

Mais vos collègues sont patriotes aussi; mais, ainsi que vous, ils ont écrit en faveur de la révolution. Eh bien ! qu'ils prennent le même titre que moi : hélas ! la plupart sont plus jeunes, ils ont plus de talent, et par conséquent plus de droits aux faveurs de l'immortelle. Pourroient-ils être jaloux d'un homme qui ne demande rien, et qui trouve sa récompense dans le plaisir pur d'avoir chanté la Liberté pour elle-même, et surtout pour la faire aimer à ses concitoyens ?

J'ai dit que depuis quelque temps j'avois adopté la manière de Voltaire dans sa vieillesse; *l'Ode au Vengeur* prouvera peut-être que je sais en sortir quand il le faut. Il y

a dans cette Ode un peu plus de noblesse d'expression que dans tous mes autres ouvrages ; l'harmonie en est plus soutenue , et les idées ont plus d'élévation et de pompe ; le public s'en appercevra peut-être ; et qu'importe s'il ne s'en apperçoit pas ? il est si occupé d'affaires plus importantes ! Cinq ou six de mes confrères s'en appercevront sûrement , mais ils n'en diront rien à personne ; et moi-même , à quoi me servoit d'en parler?

LE CALENDRIER RÉPUBLICAIN.

Il faut, mes chers amis, qu'aujourd'hui je m'applique
A vous parler un peu d'instruction publique;
Que ma muse oubliant ses légères chansons,
Sur le calendrier vous donne des leçons....
Que dis-je? Il faut plutôt que ma muse badine
De ce calendrier vous conte l'origine,
Comment nos sénateurs firent de leur cerveau
Jaillir un beau matin un almanach nouveau,
Où septembre abjurant la règle surannée,
Voit ouvrir et fermer le cercle de l'année?
Comment, au lieu de sept, les jours comptés par dix,
Sont enfin terminés par d'heureux décadis?
Comment les fleurs, les fruits, là-haut ont pris la place
D'Antoine, de Bernard, d'Augustin et d'Ignace?
Et comment sur le front des mois régénérés
Vont briller des saisons les signes révérés?

Pour un sot orgueilleux, qu'il soit en vers, en prose,
Un almanach n'est rien, ou du moins peu de chose;
Un sot jamais ne pense et voit tout en courant;
Mais pour un sage, amis, rien n'est indifférent;
Dans notre ère nouvelle, avec joie et surprise
Il voit, n'en doutez point, la chûte de l'église;
De cette église absurde et cruelle à la fois,
Qui prêche la concorde et se bat pour les rois;

Il la voit remplacer au temple de mémoire
L'almanach commandé par le pape (1) Grégoire;
Et le pape Braschi, son dévot héritier,
Suivre, en tombant, les saints de son calendrier.
La superstition meurt avec ses idoles.

A quoi bon, direz-vous, tous ces discours frivoles?
Muse, au fait; —Au fait soit.—Vous, sans perdre de temps,
Ecoutez les débats des six représentans.

Le président se lève, en ces mots il s'explique :
Citoyens, tous vos vœux sont pour la République,
Vous souhaitez sa force ainsi que sa grandeur,
Vous brûlez de la voir égaler en splendeur
Cet astre merveilleux dont la nature entière
Reçoit en même temps la vie et la lumière.
Eh bien ! c'est la raison dont la douce clarté
Peut seule de son front relever la beauté;
La raison de nos biens est la source féconde,
Et les sots préjugés font le malheur du monde.

Sous le poids accablant de leur joug ennemi
La Nation française a trop long-temps gémi;
Elle a d'un bras d'airain frappé la tyrannie.
Il faut que, pâlissant au flambeau du génie,

---

(1) Ce fut Grégoire XIII qui commanda à des mathématiciens, et entr'autres à Louis Lilio, la réforme du calendrier. Cette réforme, exécutée d'une manière heureuse, fut utile à beaucoup d'égards; mais elle propagea les erreurs du fanatisme, et je la considère seulement de ce côté. C'est contre le fanatisme que j'écris, plus que contre le calendrier grégorien.

L'erreur, mère du crime et de tous les fléaux,
Coure au fond des enfers, cacher ses noirs complots.
L'erreur du peuple esclave obtenoit des hommages ;
Le peuple est libre enfin, qu'il brise ses images ;
Qu'il abatte sur-tout le colosse odieux
Qui s'arroge ici-bas la puissance des dieux ;
Que du papisme impur il brise la tiare,
Et qu'il foule à ses pieds les terreurs du Ténare ;
Que le cicle solaire et les indictions,
Cessent de consacrer de plates fictions ;
Que de son char dévot tombe l'ère vulgaire :
Elle nous trompoit tous, déclarons-lui la guerre.
Toi, Damon, sans te perdre en de vagues discours,
Charge-toi de l'année, et dirige son cours ;
Qu'Ergaste, s'il le veut, alonge la semaine,
Des mois trop inégaux la marche est incertaine ;
Enchaîne-les, Valcour, sous le même niveau,
Avec les jours rangés dans un ordre nouveau.
Trop de saintes, de saints, choquent les yeux d'Alcandre,
De leur brillant séjour qu'il les fasse descendre ;
Et qu'enfin Théophile en ce jour solemnel,
Ne laisse dans les cieux régner que l'Eternel.

Dans vos travaux, sur-tout, faits pour les derniers âges,
Perdez le souvenir des antiques usages,
Et des jours et des mois changez les noms vieillis,
Noms que le fanatisme avoit seul établis.
Le Tyrien datoit du moment qu'il fut libre ;
Cet exemple suivi par le peuple du Tibre,
Des citoyens de Rome attestoit la fierté.
Il vint aussi le jour de notre liberté ;

Que ce jour glorieux, enfant de la victoire,
Soit un phare allumé pour éclairer l'histoire;
Et que par vous rangé dans les faits éclatans,
Il serve de flambeau sur la route du temps.

DAMON répond alors : On sait que de l'année
La marche par Janus étoit déterminée;
Janus au double front enseignoit à mentir,
Et quel peuple à ses loix voudroit s'assujettir?
Le peuple suit le vrai, même quand il s'égare.

LE jour où succomba la royauté barbare,
Jour qui de nos tyrans abattit le dernier,
De l'an républicain doit être le premier;
Où finissent les rois, la liberté commence.

L'ASTRE brillant du jour entroit dans la balance,
Lorsque, par le sénat annoncée aux Français,
Naquit la République, et des plus beaux succès;
Au peuple qui l'adore offrit de doux présages.
Ainsi la Liberté qui n'a point deux visages,
A vu le même jour son règne gracieux
S'établir sur la terre ainsi que dans les cieux.

OUI, tu dis vrai, Damon, s'écrie alors un membre;
Oui, l'an républicain doit éclorre en septembre;
C'est donner aux tyrans une bonne leçon,
Et tout le comité l'approuve à l'unisson.

LES mois forment les ans; mais des mois peu fidèles,
Aux loix de la méthode il faut changer les aîles,

Aux dépens de décembre alonger février,
Et mettre de niveau tout le calendrier.

Je m'en chargerai, moi, dit Valcour ; et j'espère
Que vous l'approuverez en dépit du saint Père:
Le saint Père, jaloux de nos succès nouveaux,
Nous excommuniera pour prix de nos travaux :
Qu'importe ? Eût-il le droit d'interrompre nos veilles ?
Les excommuniés se portent à merveilles,
Et je n'ai jamais vu que, pour être damné,
Par Bouvart ou Tronchin on fût abandonné.
Le nombre décimal, à vos ordres docile,
Pour l'esprit le plus lent est d'un abord facile ;
Par les doigts on le peint. Renouvellé trois fois,
Le nombre décimal composera le mois,
Et de l'année ainsi, liant les douze frères,
Fera cesser entre eux les intérêts contraires.
Il faut changer leurs noms, signes insidieux
D'un pouvoir chimérique émané des faux dieux ;
Et mettant à profit l'utile agriculture,
Leur choisir des parrains dans la simple nature.
Vendémiaire aussi-tôt remplissant mes desseins,
Peindra par les accens la saison des raisins ;
Brumaire sur nos fronts étendra les nuages ;
Frimaire glacera les humides rivages ;
Nivôse, Pluviôse et Ventôse, à pas lents,
Viendront ouvrir des fleurs les jours doux et brillans,
Le sol gémit par eux sous la neige entassée ;
Germinal les suivra pour peindre à la pensée
L'effort laborieux des germes créateurs,
D'où Floréal naîtra tout couronné de fleurs.

Prairial vous dira la coupe des prairies,
A vous dont l'ame en proie aux tendres rêveries,
Aimoit à parcourir leur champêtre gazon;
Vous les pleurez : voyez la brûlante saison
Que Messidor conduit sur ses rapides aîles,
Déposer à vos pieds des richesses plus belles;
Thermidor qui le suit entouré de roseaux,
Vous offrir un asyle au milieu de ses eaux;
Et Fructidor enfin, des mois le plus aimable,
Du luxe de Pomone enrichir votre table.

Que ces noms sont heureux ! s'écrie avec transport
Un membre ami des champs, jeune et sensible encor !
Germinal me verra caresser ma Lisette,
Floréal de bouquets orner sa collerette;
Prairial la mener sur de rians gazons,
Messidor avec elle achever mes moissons;
Thermidor près des eaux détacher sa ceinture,
Fructidor lui servir la pêche la plus mûre;
Vendémiaire enivrer ses esprits amoureux,
Brumaire sous un voile abriter ses cheveux;
Frimaire au coin du feu la proclamer vestale,
Nivôse à sa blancheur offrir une rivale,
Pluviôse pour elle affronter les torrens,
Et Ventôse braver les sombres ouragans.

Ergaste a la parole : Aux jours hebdomadaires
Il oppose les jours appellés décadaires.
Le nombre sept, dit-il, par les ans consacré,
Fut aux bords de l'Indus trop long-temps révéré;
Des superstitions il fut le grand mobile,
Le culte qu'on lui rend du sage émeut la bile.

Je ne puis y souscrire ; et briser son autel,
C'est rendre au genre humain un service immortel ;
Qu'au nombre décimal il cède enfin la place,
De nos fastes nouveaux que la raison l'efface ;
Qu'à son aspect il fuie, et laissons les Hébreux
Rendre au jour du sabat leurs hommages nombreux,
Hommages insensés, nés d'un esprit malade.
Transformons, en un mot, la semaine en décade.

Sur le projet nouveau Lalande (1) est consulté,
Lalande approuve tout : d'un honneur mérité
La décade jouit, malgré la cour romaine,
Et de sa niche antique expulse la semaine.

Ergaste au même instant, donne aux jours inégaux,
Les noms simples et doux des nombres ordinaux ;
A lundi, primedi rapidement succède,
Dix à sept, et l'erreur à la vérité cède.

La vérité, pourtant, a plus d'un ennemi ;
Le fanatisme impur n'est dompté qu'à demi ;
Sur le vieux almanach il étendoit ses aîles,
Et protégeoit des saints les fêtes solemnelles :
Le peuple même, hélas ! trop docile à sa voix,
Rendoit un culte impie à je ne sais quels rois
Arrivés d'Orient aux clartés d'une étoile :
Sur le front des humains pourquoi laisser le voile
Que la main de l'erreur avoit seule étendu ?
Un Dieu, mes chers amis, ne peut être pendu.

---

(1) Le fameux astronome. Il a été consulté sur le calendrier républicain par le comité d'instruction publique.

Jésus fut tout amour; et sa philantropie
Ne s'accorda jamais avec la tyrannie;
Il falloit décerner à ce tendre mortel
La couronne civique, et non pas un autel...
Mais il ressuscita, me direz-vous peut-être.
Un Dieu peut-il mourir? un Dieu peut-il renaître?
Non, puisque le mensonge est enfin abattu,
Il faut supprimer Pâque et fêter la Vertu.

La modeste vertu, compagne du génie,
Avec les grands talens est quelquefois unie:
Le génie à son tour doit être célébré;
De lauriers et de fleurs que son front soit paré,
Et qu'au travail, sur-tout, le peuple rende hommage:
Un travail obstiné du pauvre est l'héritage.
Dans le sein de la terre il cache ses trésors;
Peuple, pour les ravir redouble tes efforts.

L'opinion maligne, et pourtant nécessaire,
Fut nommée autrefois la reine du vulgaire.
Peuple, à son tribunal conduis tes magistrats;
Qu'elle règle leur marche en redressant leurs pas:
Ton arme en tous les temps fut la plaisanterie;
Sur l'ennemi des loix lance la raillerie:
Fais rougir l'ignorant, fais trembler le fripon;
Mais il faut distinguer Socrate de Cléon.
Cléon des magistrats fut le plus infidèle;
Socrate des vertus est l'éternel modèle.
Raille sans offenser, et, la ciguë en main,
Ne poursuis point un sage honneur du genre humain.

Au citoyen illustre il faut des récompenses;
Les rois offrent de l'or, les papes des dispenses:
Peuple, le dernier jour cueille un peu de laurier,
Pose-le sur le front du valeureux guerrier;
Du véritable éclat c'est toi qui l'environnes,
La palme du civisme éclipse les couronnes.

Ainsi parle Valcour; Valcour est écouté,
Il est même applaudi. Le docte comité
Ajoute aux douze mois les jours complémentaires,
Jours de fêtes parés de guirlandes légères,
Qui du Sénat français préviennent les desseins.

On n'a point toutefois remplacé tous les saints,
Qui, près du Créateur, tels qu'une fourmillière,
Des superstitions font flotter la bannière.
Alcandre les dénonce, et s'exprime en ces mots:
Des superstitions naquirent tous les maux.
Vous le savez, amis : avec leurs patenôtres,
Les moines, les prélats, et même les apôtres,
Ont enchaîné le monde et peuplé de bandits
Le merveilleux séjour qu'ils nomment paradis,
Séjour aux fous ouvert et fermé pour les sages.
Des fleurs, des fruits, des bois et des gras pâturages,
Le nom à retenir est plus doux, plus aisé,
Que celui d'un brigand jadis canonisé.
Le baudet, le coursier rendent les champs fertiles,
Et j'aime mieux cent fois les animaux utiles,
Que tous ces fainéans confesseurs, confessés,
Qu'une pieuse main a sous verre enchâssés,
Et dont les os pourris, transformés en reliques,
Ne peuvent qu'aggraver les misères publiques...

Un petit homme admis à ces légers débats,
Tartuffe un peu fâché de voir les saints à bas,
Auprès des sénateurs se glisse avec souplesse,
Et dit avec l'accent d'une vive tristesse :
Des bienheureux ainsi profaner le grand nom !
Préférer un baudet au divin... Pourquoi non ?
Répond le président ; Bernard et Dominique,
Tyrans en capuchon, rois à longue tunique,
Firent de leur pouvoir le plus funeste emploi ;
Un âne sans murmure obéit à la loi,
Et ces prétendus saints la violoient sans cesse ;
Ils absolvoient le riche et blâmoient la richesse,
Et de la liberté, farouches ennemis,
Ordonnoient que le peuple aux tyrans fût soumis.

Il dit. Au même instant de la voûte azurée
Déménage des saints la famille éplorée,
Où saint Pierre agitoit les clefs du paradis,
S'élancent deux coursiers vigoureux et hardis ;
L'un écarte Joseph, l'autre poursuit Antoine,
Des palais étoilés tombent moine sur moine ;
La vigne se marie à son arbre chéri ;
Dans la chaire où prêchoit Philippe de Neri.
Tout est bouleversé : la douce marjolaine
Fleurit où soupiroit la tendre Magdeleine ;
Le grand Thomas d'Aquin plus humble qu'un ciron,
Fuit et cède la place au large potiron ;
Louis le saint pâlit : sur sa pourpre royale
Un jeune taureau monte, et fièrement s'étale ;
A la belle génisse il impose la loi ;
Pour le roi qui fut saint, rempli d'un double effroi,

Le petit homme alors aborde Théophile.
Composant à la fois son visage et son style,
Souffrirez-vous, dit-il, que le grand Louis neuf
Soit dans le paradis remplacé par un bœuf?
Que dans un petit coin de votre ère nouvelle
Il reste au moins gravé ?... Le bel honneur pour elle,
Réplique Théophile au rusé papelard ;
Il faut un dieu par-tout, et des rois nulle part.

ODE

AU VENGEUR*,

VAISSEAU qui a péri dans le combat du 13 Prairial de l'an 2e de la République.

QUE l'homme est insensé, qui, durant sa carrière,
Sans réfléchir jamais à son heure dernière,
De ses projets nombreux fatigue l'avenir !
Ses jours qu'il croit d'airain sont des vases d'argile,
Dont le tissu fragile
Une fois divisé ne peut se réunir.

SOIT qu'il vive ou qu'il meure, en proie à la souffrance,
Des brillantes erreurs, d'une vaine espérance,
Que lui sert d'allumer le passager flambeau ?
Par une seule route avec peine suivie,
Il entre dans la vie,
Et par mille chemins il descend au tombeau.

---

* Ce vaisseau n'a point péri non plus que son équipage ; mais Barrère le fit croire à tout le monde dans une de ses *carmagnoles*. Quoi qu'il en soit, on sait que la poésie s'exerce sur des fictions, et celle-ci a paru si intéressante à tous nos poètes, et entr'autres à Lebrun, qu'elle leur a fourni presque à tous l'occasion d'un travail patriotique : les amateurs pourront comparer leurs ouvrages avec l'Ode que je leur présente.

Le sage voit la mort sans la fuir ni la craindre;
De quelques traits hideux que l'on cherche à la peindre,
A son regard tranquille elle s'offre toujours,
Et toujours avec joie il meurt pour la patrie
Lorsque sa voix lui crie:
Pour sauver mes enfans j'ai besoin de tes jours.

C'est ainsi que jadis finirent leur carrière,
Les trois cents combattans dont la valeur guerrière,
Arrêta de Xerxès les féroces exploits.
La patrie ordonnoit : brûlant du même zèle,
Ils périrent pour elle
Contens et glorieux d'obéir à sa voix.

Ainsi dans un combat à jamais héroïque,
Viennent les matelots qu'arma la République,
D'affronter à leur tour la mort et la douleur;
Ils ont imité Sparte, et l'onde qui bouillonne,
A vu Lacédémone
Une seconde fois déployer sa valeur.

O Vengeur, c'est à toi que ma muse s'adresse;
Fais couler dans mes vers la martiale ivresse
Qui le jour de ta gloire enflammoit tes soldats;
Qu'ils peignent tour-à-tour la trompette qui sonne
Et le bronze qui tonne,
Et des flots et des vents l'effroyable fracas.

Je prétends célébrer ton illustre naufrage;
Le Sénat des Français (1) par sa voix m'encourage,

---

(1) C'est aux poètes et aux peintres, dit Barrère dans son rapport du 22 Messidor de l'an 2, à tracer et à peindre l'évé-

Et ses vœux pour mon cœur sont une douce loi.
Déroule à mes regards tes voiles immortelles,
Et porté sur leurs aîles,
Vers l'empire des mers je m'envole avec toi.

Tu m'exauces... tu viens combler mon espérance.
J'apperçois sur les flots l'Angleterre et la France
Déployant à l'envi leurs pavillons divers:
Une égale fureur les excite au carnage:
Ainsi Rome et Carthage
Ont combattu long-temps aux yeux de l'univers.

Albion toutefois l'emportant par le nombre,
Est fière de plonger dans le royaume sombre
Les bataillons français, victimes du trépas;
Mais de ses ennemis le Français voit l'audace.
Sans craindre de disgrace
Il demande : où sont-ils ? et ne les compte pas.

O des républicains bravoure magnanime !
L'esclave des tyrans endurci dans le crime
Est forcé de te rendre un hommage immortel;
Et ses papiers menteurs (1) une fois véridiques,
A tes vertus civiques
Sous l'œil de George même élèvent un autel.

---

nement du Vengeur; il ajoute qu'un concours honorable est ouvert à la peinture et à la poésie, et que des récompenses nationales leur seront décernées dans une fête civique. J'ai célébré dans mes vers les événemens les plus glorieux de la révolution, et celui du Vengeur m'a paru si touchant et si sublime, que l'invitation honorable de la Convention n'a pu rien ajouter à mon zèle.

(1) Le Vengeur étoit environné de vaisseaux anglais lorsqu'il

Ouvre-toi, Panthéon, reçois dans ton enceinte,
Du vaisseau courageux l'image noble et sainte;
Que le Vengeur renaisse à ton dôme appendu:
Que ce héros flottant survive à son naufrage,
Et qu'un si digne ouvrage
Par Apelle ou Vernet à nos yeux soit rendu.

Le voyez-vous couvert de blessures profondes,
Et, privé de ses mâts, chanceler sur les ondes?
Les ondes, le feu, l'air conspirent son trépas,
Il craint peu, toutefois, la rage britannique,
Et l'Anglais tyrannique,
De cent bronzes armé ne l'épouvante pas.

Par la foudre avec force il repousse la foudre;
Mais ces globes brûlans qui mettent tout en poudre,
Cessent bientôt, hélas! de servir son courroux;
De tout secours privé quel sera son refuge?
Va-t-il, lâche transfuge,
D'un ennemi superbe embrasser les genoux?

Non, les républicains méprisent trop la vie;
Vivre après le trépas est leur unique envie,
Et la gloire et l'honneur sont leurs divinités:
Des blessés, des mourans la foule encore respire
Au faîte du navire,
En pompe, tout-à-coup, je les vois transportés.

---

a déployé le plus grand courage; et ce courage a tellement frappé les Anglais, que les premiers ils l'ont raconté, et que leurs journaux, dont Barrère cite plusieurs passages, ont été forcés d'arracher à l'oubli des traits qui sans eux auroient été ignorés.

Est-ce un naufrage horrible ? est-ce une aimable fête
Dont le douteux spectacle à mes regards s'apprête?
Qu'elle allégresse brille au front des matelots !
Je les entends crier dans leur zèle civique:
Vive la république !
Tomber, et pour jamais s'engloutir sous les flots.

Ciel! quels débris sanglans couvrent l'humide plaine
Des autans irrités la turbulente haleine
Les pousse dans les airs, les roule en tourbillons,
Et d'espace en espace enlacés aux cordages,
Symboles des naufrages,
Flottent des trois couleurs les sacrés pavillons.

Pleurez, concitoyens, pleurez vos frères d'armes
Au sang qu'ils ont versé mêlez de douces larmes,
Du fond de leur cercueil vous entendez leur voix;
Ils disent tous ensemble : O France ! ô ma patrie !
Terre à jamais chérie,
C'est pour toi que je meurs et pour tes saintes loix.

Ils meurent; et pourtant c'est grace à leur courage
Qu'à travers les écueils, qu'à travers le carnage,
Arrivé dans nos ports ce précieux (1) fardeau,
Qui, rompant les projets de l'horrible famine,
Prévient notre ruine,
Et vient à leurs dépens nous sauver du tombeau.

---

(1) Allusion au convoi de grains qui arriva d'Amérique dans nos ports, malgré les forces supérieures des Anglais, et malgré les pertes que nous fîmes le 13 Prairial.

ILS meurent ! qu'ai-je dit ? ils vivront dans l'histoire:
Le cri de leur défaite est un chant de victoire
Qui déjà fend les airs avec agilité;
Et l'abîme des eaux dépositaire avare,
Qui ressemble au Ténare,
Est forcé de les rendre à l'immortalité.

LES voilà, les héros dont la troupe aguerrie
S'enflamme d'un saint zèle au cri de la patrie !
Plutôt que de se rendre ils reçoivent la mort,
Et du tyran des mers satellite farouche,
L'Anglais que rien ne touche,
Quoiqu'un moment vainqueur, semble envier leur sort.

IL faut nous-mêmes, il faut les rendre à la lumière;
Que le marbre, l'airain, que la nature entière
S'empressent à l'envi de célébrer leurs noms;
Sur le vaste océan qu'un Vengeur ressuscite,
Qui dans le noir Cocyte,
Plonge du fier Anglais les nombreux pavillons.

BREST exauce mes vœux ! Brest avec moi conspire:
Voyez-vous dans ses ports s'élever un navire (1)
Qui sur les flots lancé fait trembler Albion ?
Du Vengeur qui n'est plus il n'a rien qui diffère,
Il vengera son frère,
Et par de grands exploits justifiera son nom.

---

(1) Il s'est construit, dit-on, dans le bassin couvert de Brest, un vaisseau à trois ponts semblable en tout à celui dont j'ai essayé de célébrer la gloire; et la Convention a décrété qu'il porteroit le nom de Vengeur.

Et toi qui sur les mers, victime obéissante,
Cours défendre en héros la liberté naissante,
Des guerriers du Vengeur apprends à tout souffrir
Et si tu veux atteindre à leur gloire suprême,
Dis toujours en toi-même:
Pour revivre comme eux, comme eux je dois mourir.

Quand ton vaisseau flottant sur une mer lointaine
Sera forcé de suivre une route incertaine,
Cherche le Panthéon et du cœur et des yeux;
Qu'il te serve de phare et d'étoile polaire,
Que toujours il t'éclaire;
Son dôme éblouissant est ouvert sur les cieux.

Le Vengeur tout-à-coup sous sa voûte s'élance:
Le vois-tu qui dans l'air fièrement se balance,
Et qui semble appeler tes nombreux compagnons?
La Gloire à ses côtés leur tresse une couronne,
Et sur une colonne (1),
Au défaut de leurs traits elle a gravé leurs noms.

Quelquefois du milieu de la campagne humide,
Contemple avec amour l'auguste pyramide
Où semblent ranimés tes frères expirans;
Et que l'aspect touchant d'une gloire nouvelle
T'arme d'un nouveau zèle
Pour renverser par-tout le trône des tyrans.

---

(1) La Convention a décrété aussi que les noms de tous les braves citoyens composant l'équipage du Vengeur, seroient inscrits sur la colonne du Panthéon.

Au peuple des cités qu'opprimoient Londre et Rome,
C'est peu d'avoir rendu les droits sacrés de l'hom me
Il faut les rendre encore aux braves matelots;
C'est peu d'anéantir les tyrans sur la terre,
Il faut que ton tonnerre
De leur joug pour jamais affranchisse les flots.

Eh ! de quel droit l'Anglais à sa chaîne importune,
Veut-il assujettir l'un et l'autre Neptune ?
Au lieu d'en recevoir impose-lui des loix,
La nature sur lui te donna l'avantage :
Tombe, tombe Carthage !
Et que Rome soit libre une seconde fois.

Carthage adoroit l'or, l'or étoit son idole :
Tel est l'Anglais. Privé de ce métal frivole,
Il se croit accablé sous les coups du malheur;
Il s'agite au milieu des discordes civiles,
Pour acheter nos villes;
Et la corruption lui tient lieu de valeur.

Jaloux de nos succès, avec impatience
Il court, pour affermir une triple alliance,
Porter de vils tributs à nos derniers tyrans;
Alors nous avons dit : Point de grace aux perfides;
Sous nos traits régicides,
L'un sur l'autre entassés qu'ils tombent expirans.

Des rois de l'univers la gloire est périssable,
Les sermens qu'on leur fait sont écrits sur le sable;

Ceux des républicains sont gravés dans les cieux.
Où sont les potentats, qui, fiers de leur empire,
S'armoient pour nous détruire?
Où sont le Léopard et l'Aigle audacieux ?

Pilnitz a vu leur trame et Fleurus leur défaite;
C'est en vain qu'élevant une hideuse tête
Ils veulent rallier leurs nombreux bataillons :
Voyez-les tous épars sur la terre sanglante,
Tels sous la faux tranchante
Les superbes épis tombent dans les sillons.

Est-ce toi, Peuple anglais, que poursuit notre haîne?
Non, du crime jamais le penchant ne t'entraîne.
Le peuple aime par-tout à défendre ses droits,
Par-tout la liberté du peuple est les délices;
J'en ai de sûrs indices:
Les vertus sont du peuple, et le crime est des rois.

VERS

SUR LA CONQUÊTE

DE LA HOLLANDE,

ANNONCÉE à la Convention nationale
le 6 Pluviôse * de l'an 3.

Toi qui d'un citoyen oubliant le devoir,
Des brigands couronnés exaltes le pouvoir;
Leur barbare valeur toujours funeste au monde,
Leurs combats sur la terre et leurs exploits sur l'onde;
Et qui des nations méconnoissant les droits,
D'un laurier homicide ornes le front des rois.
Détestable flatteur des tyrans et des princes,
Viens, cours avec ma muse au fond des sept provinces,
Dépouille ta bassesse, et du Peuple français
Contemple en frémissant les rapides succès.
Sur les fleuves durcis vois-le tenter la glace,
Et franchir tout-à-coup leur glissante surface;
Construire de Vulcain les brûlans arsenaux,
Au milieu des marais, dans le sein des canaux;
A Neptune arracher la foudre de Bellone:
A Neptune enchaîné qui s'indigne et s'étonne...

---

* C'est le 6 Pluviôse que le calendrier républicain donne le mot *laurier*; il est singulier qu'aucun journaliste n'ait fait cette remarque.

Vois le bronze enflammé sur ces fleuves roulant,
Lancer une mort prompte au Batave tremblant.
Vois du prince qui fuit tout le riche cortège...
Vois sur-tout ces coursiers (1) qu'un ciel juste protège;
Coursiers navigateurs s'emparer des vaisseaux,
Qu'emprisonne l'hiver dans le crystal des eaux,
Et par-tout la victoire assurer leur passage.

Un critique fameux qu'on a surnommé sage,
Et qui porta les fers d'un roi surnommé grand,
Dans l'épître à ce roi, que j'appelle tyran,
Peint la difficulté qu'éprouva son génie
A cadencer des noms dénués d'harmonie,
A leur prêter le charme exigé d'Apollon,
A les faire adopter par le sacré vallon....

Eh bien ! que Despréaux aime son esclavage;
Tyrans des nations et tyrans du langage,
Courbez vos fronts ensemble et tombez à genoux
Devant la Liberté qui vient régner sur vous.
De cette Liberté je fus toujours l'apôtre;
Son joug est plus aimable et plus doux que le vôtre.
Et dussé-je offenser les pédans et les rois,
Je ne veux dans mes vers obéir qu'à ses lois.

---

(1) C'est la cavalerie qui, la première, a tenté le passage du Waal, et qui y a réussi. Une partie de l'armée ennemie, qui se replioit et vouloit traverser le fleuve un peu plus bas, y a trouvé une glace moins forte qui a manqué sous elle et l'a fait périr : ce fait m'a été rapporté par des témoins oculaires. Ne rappelle-t-il pas le miracle de la mer Rouge ? Que de miracles semblables sont arrivés depuis la révolution !

Pour les républieains, oui, qu'un laurier s'apprête :
Ils ont de la Hollande achevé la conquête ;
Louis la commença, mais ils l'ont surpassé :
Quel triomphe par eux n'est-il pas effacé !
C'est par eux qu'en tout temps les prodiges s'opèrent,
Et le peuple exécute où les rois délibèrent.

Ils ont beau jusqu'aux cieux élever (1) Luxembourg,
Ces poètes menteurs que vit naître la cour ;
Mieux que les généraux qui rampoient à Versailles,
Le vaillant Pichegru sait gagner des batailles.
En dépit de Boileau, peut-être d'Apollon,
Muse, ne rougis point de redire son nom;
Son nom est peu sonore, et sa gloire éclatante,
Pichegru du sénat a satisfait l'attente;
Triomphant dans Utrecht, rien n'a pu l'arrêter ;
Vainqueur, de la victoire il a su profiter.
Plus heureux qu'Annibal, pour sa troupe aguerrie
Il a craint le repos et vengé sa patrie;
Que dis-je ? Il a suivi le sentier glorieux
Qu'a tracé du sénat le zèle audacieux ;
Que lui faut-il de plus ? il a sa récompense ;
La gloire d'un soldat est dans l'obéissance.

---

(1) Les généraux républicains ont évité la faute commise dans la conquête de la Hollande sous le règne de Louis XIV ; ils ont toujours marché en avant, en masse, et sans s'amuser à mettre des garnisons dans toutes les places soumises successivement. Le 27 novembre les Français étoient déjà dans Bommel, et une heure après ils se sont montrés sur l'autre rive du Waal.

Honneur, sur-tout honneur à ces braves guerriers,
Qui par-tout dans la Gueldre ont cueilli des lauriers,
Et dont par-tout Minerve a couronné le zèle.
Heusden est vainement à la rime rebelle ;
Je la vois assiéger, presser de toutes parts,
Et l'armée à ma muse en ouvre les remparts.

Rotterdam fut toujours l'effroi de la césure,
Qu'importe à des soldats la loi de la mesure ;
Ils y forcent l'Anglais à recevoir des fers,
Et d'un nouveau triomphe embellissent mes vers.

Ah ! quand il est paré des mains de la victoire,
Quel nom ne reçoit pas une écharpe de gloire !
Gorcum même de tous le moins harmonieux,
Peut effrayer l'oreille et charmer tous les yeux.

Satellites des rois, qu'une audace guerrière
Autrefois a poussés dans la même carrière ;
Où sont-ils les trésors qu'au gré de son desir,
Louis chez le Batave eut l'espoir de saisir ?
L'or y coule à grands flots ; c'est-là que sur les ondes
Le commerce établit l'entrepôt des deux mondes.
Tous ces trésors ont fui sous vos avides mains ;
Dans les nôtres tombés pour les plus grands desseins,
Ils vont humilier l'orgueil de l'Angleterre,
Et de son joug impur ils vengeront la terre.
Tous ces riches trésors en vaisseaux transformés,
Sur l'Océan déjà s'élancent tout armés,
Et du reste du monde ils brisent les entraves :
Tremble, perfide Anglais, rassurez-vous Bataves ;

Faut-il de ses forfaits que vous soyez punis ?
Non ; aimez la justice , et nous serons unis.
Ce n'est point en vainqueurs, en conquérans sauvages,
Que nous sommes venus sur vos lointains rivages :
C'est en libérateurs. Sous un joug méprisé
Se courboit votre tête , et nous l'avons brisé ,
Et chevaliers errans de la démocratie ,
Avec la liberté nous vous donnons la vie.
La muse de Boileau n'a trouvé sur vos bords
Que des noms ennemis de ses brillans accords ;
Moins habile , et pourtant à vivre plus aisée ,
La mienne va mouiller dans le Zuiderzée.

LES VICTOIRES

DE LA RÉPUBLIQUE

SUR L'ITALIE, L'ESPAGNE ET L'ALLEMAGNE,

ODE.

TOUT alloit expirer, et tout semble renaître,
Tout semble dans les champs reprendre un nouvel être;
L'air est plus embaumé, le ciel est plus serein :
D'où naît ce changement ? C'est la Liberté sainte
Qui descend par degrés de la céleste enceinte;
C'est la divinité du Peuple souverain.

ELLE avance vers moi; sa marche est noble et fière,
Un bonnet arrondi sur sa tête guerrière
Rappelle d'un héros le courage éclatant;
Je ne m'incline point en signe d'esclavage,
Mon cœur plus que mon front lui rend un prompt hommage,
Et ces mots de sa bouche échappent à l'instant.

C'EST du peuple que vient la suprême puissance;
Le peuple est le héros qu'avec reconnoissance
Doit placer le poète au rang des immortels :
Tout émane de lui, la vertu, le génie;
Tout le mal naît des rois et de leur tyrannie.
Aux rois il faut la mort, au peuple des autels.

C'EST Pindare sur-tout dont le sublime exemple
Aux poètes promet la moisson la plus ample,

Quand sur un char de feu, dans les airs emporté,
Semblable à Phaéton il répand la lumière;
Et lorsque parcourant la plus vaste carrière,
Il n'est point comme lui des cieux précipité.

Avec légéreté, sur la plaine profonde
Pindare fait voguer sa barque vagabonde,
Et pour elle ne craint ni les vents, ni les flots....
Un tourbillon l'atteint, l'engloutit dans l'abîme,
L'œil croit que de Neptune il devient la victime;
Mais bientôt l'enchanteur reparoît sur les eaux.

Alcée est digne encor de toute ma tendresse;
Il brûle de mes feux, respire mon ivresse,
Et l'on prendroit ses vers pour mes nobles transports.
Des tyrans de Lesbos il confondit la rage,
Et du peuple contre eux soulevant le courage,
Il vit de leur orgueil se briser les efforts.

Que Tirtée est sublime en sa fureur guerrière!
Voyez Sparte à sa voix se levant toute entière,
Aux fiers Messeniens préparer des revers.
Ce poète guerrier, poussé par son délire,
Alloit-il dans les camps faire entendre sa lyre?
Mars cédoit une palme à chacun de ses vers.

Pour toi, sage Therpandre, émule de Tirtée,
Ta lyre, entre tes doigts mollement agitée,
Pénètre dans les cœurs par des sentiers plus doux;
Aux accens de Tirtée on voit les mers profondes
Soulever tous leurs flots, entre-choquer leurs ondes,
A la voix de Therpandre expire leur courroux.

Imitez-les sans cesse, élèves du Parnasse,
L'un par la force règne, et l'autre par la grace ;
Que leurs talens divers soient par vous réunis,
Faites haïr les rois et chérir mon empire,
Je suis la Liberté. Sur tout ce qui respire
Mon pouvoir est sans borne et mes droits infinis.

Les chantres si vantés de Sparte et de la Grèce,
Eurent-ils seuls le droit de peindre l'allégresse
Qu'inspire la victoire à de braves guerriers ?
Depuis que la Loi parle, et qu'il règne par elle,
La Victoire inconstante au Français est fidelle,
Et fait ployer son front sous le poids des lauriers.

Le voyez-vous du haut des Alpes menaçantes,
Bravant des potentats les fureurs impuissantes,
Sur Rome, où je régnai, diriger ses regards ?
Et dans l'air agitant les couleurs de la France,
L'un par l'autre animés chasser en éspérance,
Un prêtre usurpateur du trône des Césars ?

Tremble, Rome profane, et qui dis être sainte ;
Tremble : ils seront bientôt bannis de ton enceinte,
Ces tyrans empourprés qu'on nomme cardinaux ;
Ton enceinte féconde, en guerriers magnanimes,
N'est qu'un vaste repaire ouvert à tous les crimes,
Vuide de légions et vuide de héros.

Contre les fiers Gaulois qui défendra tes portes ?
Camille ne vit plus, et ses braves cohortes
Reposent avec lui dans la paix des tombeaux ;
Il n'est plus de Brutus qui démasque les traîtres,

Et ton mâle génie, enchaîné par les prêtres,
De sa gloire, en pleurant, traîne les vils lambeaux.

Des Alpes tout-à-coup de glaçons couronnées
La victoire s'élance, et des deux Pyrénées,
Elle court investir les sommets radieux.
La voyez-vous toujours pour la France combattre?
Fuentès, Navarro (1) veulent en vain l'abattre;
Le monarque espagnol tombe avec ses faux dieux.

Aux fiers républicains cède Fontarabie;
La Cerdagne est conquise et non pas asservie;
Où Berwick échoua, Dugommier est vainqueur;
Des hameaux navarrois les Lycurgues champêtres,
Ont secoué le joug que traînoient leurs ancêtres,
Et s'unir à la France est le vœu de leur cœur.

Qu'ils tremblent à leur tour, ces tyrans de Sorbonne,
Que Sarragosse à vus, que voit encor Lisbonne.
Au nom d'un dieu de paix exercer leurs fureurs!
Il est venu, le temps de venger leurs victimes;
Le ciel les fait rentrer dans leurs droits légitimes,
Et le bûcher attend les sacrificateurs.

Si de Guipuscoa je passe jusqu'aux rives
Où l'Escaut gémissant roule ses eaux captives,
Quel triomphe nouveau vient frapper mes regards?
Là, s'enfle en vain d'espoir le tyran germanique;
Malgré tous ses efforts je vois la république
Dans les champs de Fleurus planter ses étendards.

---

(1) Généraux Espagnols. Cette Ode a été composée en Prairial 1793.

PAR-TOUT elle triomphe, et déjà ses cohortes
Des plus fières cités se font ouvrir les portes.
Ostende les reçoit dans son port indigné,
Charleroi, Mons, Namur, Oudenarde, Bruxelles,
Abaissez votre orgueil devant des lois nouvelles,
Le Français est vainqueur, vos tyrans ont régné.

ET toi, superbe Anglais, vois des champs d'Amérique,
Chez le peuple amoureux de la palme civique,
L'abondance accourir sur de légers vaisseaux;
Il a brisé le sceptre, et dans ta main perfide
Il brisera bientôt le trident homicide
Que ton farouche orgueil fait peser sur les eaux.

CHAPPE de la victoire (1) a centuplé les aîles :
Vois comme par son art les conquêtes nouvelles
Se hâtent d'apporter leurs moissons de lauriers;
La pensée est moins prompte et l'éclair moins rapide,
Son art rapprochant tout dans les plaines du vuide,
Au milieu du sénat transporte les guerriers.

A ces mots la déesse, objet de mon hommage,
Retourne vers les cieux sur un léger nuage,
Que de jeunes zéphyrs balancent dans les airs;
Je veux avec respect fixant les yeux sur elle,
Contempler sa fierté, sa grace naturelle,
Elle fuit, et s'éclipse au milieu des éclairs.

---

(1) Allusion au télégraphe, invention heureuse du citoyen Chappe, par laquelle la Convention a appris dans une heure la nouvelle de la reprise du Quesnoi.

LA PAIX
AVEC LA TOSCANE,
POËME.

Le grand-duc de Toscane a donné aux princes d'Italie un exemple qui fait honneur à son humanité et à sa sagesse. (*Paroles de Chénier, président de la Convention, tirées du Moniteur, 13 Fructidor de l'an 3*).

Est-ce l'homme des champs qui peut aimer Bellone?
Il les sème avec soin, c'est elle qui moissonne;
C'est elle qui dévore et les fruits et les fleurs,
Qui fait couler le sang, qui fait verser des pleurs.
Est-ce une mère, hélas! une mère sensible
Peut-elle voir son fils qui se croit invincible,
Aller chercher la mort au milieu des hasards,
Et tomber expirant sous les drapeaux de Mars,
Ou revenir suivi de ses compagnons d'armes,
Chargé d'affreux lauriers qu'elle arrose de larmes?
Est-ce un navigateur? Il voit tous ses vaisseaux
Avec tous ses trésors engloutis sous les eaux,
Dans ces tristes combats où sur les mers profondes,
Le sang à gros bouillons se mêle avec les ondes.

Malheur aux nations, malheur aux potentats,
Qui dans le vain espoir d'agrandir leurs états,

Font à la douce paix succéder les tempêtes !
C'est haïr les humains que d'aimer les conquêtes.
Peuples triomphateurs pleurez sur vos succès.

Dans le jardin qui touche au sénat des Français,
Ainsi chantoit ma muse : une belle déesse,
Que la Raison précède et que suit la Sagesse,
La Paix, l'aimable Paix se présente à mes yeux;
Le myrthe et l'olivier sur son front radieux,
S'entremêlent en cercle, et la gerbe dorée
Achève de mûrir dans sa main adorée.
L'Amour est sur ses pas, armé de son flambeau ;
Il chasse la Discorde, il la plonge au tombeau ;
Et des partis éteints, des haines étouffées,
Avec un doux sourire il abat les trophées.

Tout le peuple la suit; il doit à son retour
Les tributs de Cérès, les plaisirs de l'amour :
Avec reconnoissance autour d'elle il s'empresse,
Et pousse dans les airs les chants de l'allégresse :
Un jeune ambassadeur lui sert de Sigisbé.

Sous le joug des tyrans le Florentin courbé
Eut long-temps à gémir, et ses tristes ancêtres
Combattirent long-temps pour se donner des maîtres.
D'un ami de la France et de la Liberté,
Aujourd'hui sans contrainte il suit la volonté ;
Que dis-je ? Ferdinand de son peuple est le frère,
Et régner n'est pour lui que le talent de plaire.

De la paix amoureux, au sénat des Français
Il veut pour l'obtenir qu'elle ait un libre accès;

Et son ambassadeur chargé de la conduire,
Se présente avec elle, et la fait introduire.

SAGES législateurs, dit la divinité,
Vous tenez dans vos mains la souveraineté;
Le peuple vous la donne, et, par un doux échange,
Vous rendez à ce peuple un sénat qui le venge
Du joug impérieux de vingt rois irrités,
De vingt rois seuls auteurs de vos calamités.

A l'orage pourtant doit succéder le calme;
Vos mains de la victoire ont moissonné la palme,
Et cette palme, hélas! dans vos sanglantes mains
Atteste vos exploits sur les braves Germains
Dont vous avez conquis le riche territoire:
Il vous faut conquérir une plus belle gloire,
Celle de pardonner manque à votre vertu:
Frappe-t-on l'ennemi quand il est abattu?
Ah! vous ne voulez point, comme un roi de Versailles,
Pour un si, pour un mais, prolonger des batailles;
Et puisque votre oreille est fermée aux flatteurs,
Soyez du genre humain les pacificateurs.

ON n'entend pas toujours au milieu des orages
Le tonnerre à grand bruit déchirant les nuages;
Il se tait, il s'appaise, et sous un ciel serein
Par degrés le soleil, des astres souverain
Etend sur les vergers sa féconde influence,
Et rend aux laboureurs la joie et l'espérance.
Si l'ambition seule arma toujours les rois,
Et d'un crêpe lugubre enveloppa les lois,

Les peuples à l'envi s'arment pour la justice;
Français, vous détestez la guerre et l'artifice,
Vos vieux tyrans déjà sont plongés au cercueil,
Laissez le fier Anglais conserver son orgueil,
L'Autriche se nourrir de projets de vengeance,
Et le Russe avec elle être d'intelligence:
A ce triple ennemi n'opposez désormais
Que l'égide des lois, que l'amour de la paix.
Que peut-il contre vous? Comme l'on voit des ondes
Mourir sur un rocher les fureurs vagabondes,
Telle on verra bientôt sa fureur expirer:
Unis pour vous combattre ils vont vous admirer.
Déjà de toute part on m'appelle, on m'implore;
J'entends crier LA PAIX du couchant à l'aurore,
Et de l'ourse au midi les malheureux mortels
De meurtres fatigués relèvent mes autels
Jusqu'à ce jour, hélas! ensevelis sous l'herbe.
Pardonnez aux vaincus, méprisez le superbe;
Et foulant à vos pieds de viles passions,
Faites revivre enfin le droit des Nations,
Qu'à celui du plus fort par degrés il succède;
Des maux de l'univers la paix est le remède.

QUE vois-je autour de vous? des monts audacieux
Qui ceignent de remparts vos champs aimés des cieux!
Qu'entre ces monts altiers, comme en un doux asyle
S'élève désormais mon olivier tranquille;
Que la palme des arts y croisse avec les fleurs,
Et couronne vos fronts de ses vives couleurs.

LE visage entouré d'une pudeur naïve,
A ces mots elle avance, et d'un rameau d'olive

Au grave président, en signe d'amitié,
Avec un doux sourire elle offre la moitié;
Il s'incline, et reçoit la branche desirée,
Qui semble ramener le beau siècle de Rhée.

Le sénat bat des mains à ces tableaux charmans;
La déesse, au doux bruit des applaudissemens,
Va signer au bureau l'union la plus belle;
Français et Florentins seront heureux par elle,
Et du peuple l'amour, le vœu des sénateurs,
Lui font de la séance accorder les honneurs.

HYMNES CIVIQUES,

OU

CHANSONS

Destinées aux Fêtes républicaines.

HYMNE

A L'AMOUR DE LA PATRIE.

Sur l'air : *Eh quoi ! tu peux dormir encore !*

Elle t'a nourri, t'a vu naître,
C'est trop peu que de l'adorer,
Aux parens qui t'ont donné l'être,
Mortel, tu dois la préférer.
Si quelque tyran veut l'abattre,
Soudain tu dois la secourir;
Pour elle il est doux de combattre,
Et plus doux encor de mourir.

Fut-il aux terres de Golconde
Possesseur des plus beaux rubis,
Hélas ! n'est-il pas seul au monde
L'homme exilé de son pays ?
Ah ! certes elle n'est point vaine,
La douceur qui suit son retour,
Lorsqu'il voit de loin dans la plaine
Fumer le toît de son séjour.

Voyez les fils de l'hirondelle
Lorsque l'hiver vient les bannir,
Ils s'envolent à tire-d'aîle,
Mais c'est pour bientôt revenir.
Voyez le lion plein de rage
Par l'amour du pays charmé,

S'il est sur un lointain rivage,
Chercher son antre accoutumé.

PATRIE, est-il rien que ne touche
Ton ascendant illimité?
Plus que tous les lions farouche
Un tyran aime ta fierté;
Oui, tu rends les rois magnanimes,
Et de leurs fureurs triomphans,
Xerxès noirci de tous les crimes,
De Sparte (1) admire les enfans.

MAIS autrefois du bon Socrate
Athènes fit trancher les jours;
Et si la patrie est ingrate,
Lui doit-on obéir toujours?
Oui, qu'elle soit douce ou cruelle,
Laissez l'exemple à vos neveux;
Aristide exilé par elle,
Pour elle encor formoit des vœux.

---

(1) Allusion à un trait fort connu de l'histoire ancienne. Les Spartiates avoient fait mourir deux envoyés de Xerxès, roi de Perse; deux jeunes Spartiates vont, de leur propre mouvement, s'offrir en expiation de cette double mort, et présentent leur tête à Xerxès, qui les admire et leur pardonne.

HYMNE A LA LIBERTÉ.

Sur l'air : *Jeunes amans, cueillez des fleurs.*

O LIBERTÉ, fille des cieux,
Reine du beau siècle d'Astrée,
De ses tyrans audacieux,
Par toi la France est délivrée.
Mais il est des tyrans encor
Prêts à nous déclarer la guerre,
Et pour revoir le siècle d'or,
Il faut les bannir de la terre.

POUR louer tes décrets amis,
Quand le Français ouvre la bouche,
Ne vois-tu pas l'Anglais soumis
Aux loix d'un léopard farouche ?
Ce monstre pourroit tôt ou tard
Ravager la terre alarmée ;
Dans la gueule du léopard
Plonge ta main d'un glaive armée.

DE Turin tu vois l'ours royal
Former des trames criminelles,
Et tu vois l'aigle impérial
Sur le Nord étendre ses aîles !
Peux-tu souffrir que ces tyrans
Infestent l'air, la terre et l'onde ?
Frappe, frappe les conquérans,
Et sois la liberté du monde.

Tout mortel est épris de toi,
Tout mortel adore tes charmes;
Que tout mortel au nom de roi
Se lève et soudain vole aux armes.
Laisse tomber un œil d'amour
Sur Londres, Berlin, Vienne et Rome;
Ce qu'au monde est l'astre du jour,
La Liberté doit l'être à l'homme.

En France ton arbre planté
Tient à de profondes racines;
Puisse-t-il, au loin respecté,
Des trônes couvrir les ruines!
Que l'artisan et le guerrier
Se couronnent de son feuillage,
Et puisse l'univers entier
Se reposer sous son ombrage!

Jadis le riche Craterus (1),
Si j'en crois la vieille chronique,
Proposa d'amples revenus
A Diogène le cinique;
Il falloit quitter un pays
Où l'on suivoit ta loi sacrée;
Le sage par un froid mépris
Répond à l'offre inespérée.

Craterus esclave d'un roi,
En portoit la honteuse marque;

---

(1) Ce fait est raconté par Diogène Laërce, qui dit que ce Craterus étoit préfet d'Alexandre-le-Grand.

Qui pourroit vivre sous sa loi
Et te quitter pour un monarque ?
Grace à tes bienfaits précieux,
Paris devient une autre Athène ;
O Liberté ! fais qu'en tous lieux
Puisse voyager Diogène.

HYMNE

AUX BIENFAITEURS DE L'HUMANITÉ.

Sur l'air : *Avec les jeux dans le village.*

HEUREUX qui par la bienfaisance
Se plaît à régner sur les cœurs !
Qui du pauvre plaint la souffrance,
Et partage tous ses malheurs !
L'homme bienfaisant et sensible
Des mortels est le plus parfait ;
De Dieu pour nos yeux invisible,
Il est le visible portrait.

N'EST-CE pas Dieu qui sur la terre
Toujours veillant du haut des cieux,
Verse d'une main salutaire
Les trésors les plus précieux ?
Vous imitez ce noble exemple,
Bienfaiteurs de l'humanité,
Et du mortel qui vous contemple,
Vous êtes la divinité.

L'HOMME insensible à la misère
De la nature est une erreur ;
Mais pour vous chaque homme est un frère,
Toujours présent à votre cœur.
L'insensible est l'arbre sauvage
Qui ne porte ni fleurs, ni fruits ;
Le bienfaisant voit son feuillage
Chargé des dons qu'il a produits.

FIER de n'être bon qu'à soi-même,
L'égoïste n'est bon à rien ;
Vous n'adoptez point le systême
Que suit un lâche Epicurien.
A tout despote sanguinaire
Vous montrez un front ennemi,
Et la patrie est une mère
Que vous n'aimez point à demi.

AUSSI pour venger sa querelle
Quels dangers ne courez-vous pas?
Nuit et jour combattant pour elle,
Vous affrontez mille trépas.
Votre ame à l'orgueil démocrate,
De Caton joignant les vertus,
Se rit du poison de Socrate
Et du brasier de Mutius.

HYMNE AU GENRE HUMAIN.

Sur l'air : *Va, va, mon père, je te jure.*

Toi, que l'auteur de la nature
A créé pour la liberté,
N'est-il pas temps que l'imposture
Cesse d'abaisser ta fierté ?
De lauriers la moisson est ample,
Elle augmentera sous ta main ;
Lève-toi, brave genre humain,
Des Français imite l'exemple.

Ces mots sont un cri de victoire,
Déjà le Sarmate (1) est levé ;
Quel immense trésor de gloire
A son courage est réservé !
Il brise le joug ridicule
Où l'enchaînoient des rois bourreaux,
Et la Seine a roulé ses eaux
Jusqu'à celles de la Vistule.

C'est vous, Romains, dont l'esclavage
Doit sur-tout indigner les cœurs;
Qu'est devenu ce fier courage
Qui par-tout vous rendit vainqueurs ?

(1) Allusion à l'ins urrection des Polonais, arrivée le 17 avril 1794 (vieux style), insurrection sublime, et dont Thadée Kocsinsko a été le chef. Cette Hymne a été composée à cette époque.

Peuple fait pour vivre sans maître,
Contemple tes affreux revers;
Jadis tu domptas l'univers,
Tu rampes sous le joug d'un prêtre.

Le dieu qui lance le tonnerre,
N'asservit point le genre humain;
Tout mortel vivant sur la terre
Est sorti libre de sa main.
Rome, renverse ton idole,
Ou crains une seconde fois
De voir l'intrépide Gaulois
S'emparer de ton Capitole.

Peuples que le double hémisphère
Renferme en son vaste contour,
Voulez-vous d'un destin prospère
Voir enfin éclore le jour?
De tyrans le monde fourmille,
Brisez leur sceptre détesté,
Sous l'arbre de la Liberté
Ne faisons tous qu'une famille.

HYMNE A L'AMITIÉ.

Sur l'air : *Jeunes amans, cueillez des fleurs.*

De ton rival audacieux
Qu'un autre peigne tous les charmes;
Amitié, doux présent des cieux,
C'est à toi que je rends les armes.

Je n'avois pu jusqu'à ce jour
De tes bienfaits compter le nombre ;
Mais tu l'emportes sur l'amour,
Comme la lumière sur l'ombre.

Quand le front paré des couleurs
Dont le printemps orne la terre,
Vous allez couronner de fleurs
L'autel de Gnide ou de Cythère ;
Mortels, je vois avec pitié
Le dieu que votre main encense :
Qu'est-ce qu'amour sans amitié ?
Une funeste effervescence.

Inexorable en ses fureurs,
L'amour fait le tourment du monde ;
L'amitié, lumière des cœurs,
Des biens est la source féconde.
Le trouble escorte les amours,
La raison fuit en leur présence ;
L'amitié simple et sans détours
Cherche la paix et l'innocence.

Amitié, tes saintes douceurs
Ne coûtent ni travaux, ni peines,
L'amour vend toutes ses faveurs,
Et ses guirlandes sont des chaînes.
Peu difficile à contenter,
Aisément l'amitié pardonne ;
Ce que l'amour fait acheter,
Ta bienfaisance nous le donne.

O combien je plains le mortel,
Qui n'ayant amis, ni compagne,
Poursuivi par l'ennui cruel,
Court les forêts et la campagne!
Aimerions-nous le Créateur
S'il n'avoit formé qu'un seul être?
Sachez, mortels, que le bonheur
Veut qu'on soit deux pour le connoître.

Tendre Amitié, ton sectateur
Sur les aîles de l'allégresse,
Voit-il arriver le bonheur
Escorté d'une douce ivresse?
Pour le lui faire partager
A l'ami, l'ami le confie;
Le mal sous tes loix est léger,
Et le bonheur se multiplie.

Mais l'amitié sans la vertu
Ne peut jamais être durable.
Sous le vice est-il abattu?
L'homme d'aimer est incapable.
Si vous donnez un libre essor
Aux conseils de sa perfidie,
Vous buvez dans un vase d'or
Tous les poisons de Canidie.

Des monarques toujours vainqueurs
Mettant cent peuples à la chaîne,
Par l'heureux triomphe des cœurs
Pensent agrandir leur domaine;

Dans le calcul de vos trésors
Vous vous trompez, tyrans infâmes,
Vous ne régnez que sur les corps,
L'Amitié règne sur les ames.

Qu'il est beau de voir deux amis
Toujours l'un à l'autre fidèles !
Des citoyens aux lois soumis,
Prendre les vertus pour modèles !
Du Créateur à leur trépas,
Ensemble ils abordent le trône,
Et d'un laurier qui ne meurt pas,
La main des anges les couronne.

Ainsi Pithies et Damon,
Tous deux perdirent la lumière,
Quand poussé par un noir démon,
Denis termina leur carrière.
De ces héros de l'amitié
N'oublions jamais le martyre ;
A leurs bourreaux ils font pitié,
Et Denis même les admire.

HYMNE
A LA HAINE DES TYRANS ET DES TRAITRES.

Sur l'air : *Du Salpêtre.*

Viens seule guider mes pinceaux,
Haine des tyrans et des traîtres ;
Peins au monde ces deux fléaux,
Et qu'il cesse d'avoir des maîtres.

Fais que l'amour sacré des lois,
Sur le despotisme aux abois,
Lance des traits neufs et sublimes,
Et que l'on déteste les rois,
D'après le tableau de leurs crimes.

Vous qui sous mille noms divers
Gouvernez de vastes provinces,
Qu'avez-vous fait pour l'univers,
Rois, conquérans, monarques, princes?
Par la défiance entraînés,
Vous vous êtes environnés
Des noirs suppôts de Canidie.
L'histoire des fronts couronnés,
Est celle de la perfidie.

Persécuteurs de la vertu,
Mais amis de la calomnie,
Toujours vous avez combattu,
Les mœurs, les talens, le génie.
Vous l'ordonnez, et sans retour
Le saint objet de notre amour,
La Liberté chancelle et tombe:
Telle sous le cruel vautour
Se débat la tendre colombe.

Mère des filles de l'enfer,
L'ambition tourne vos têtes;
Et dans vos mains place le fer,
Auteur des sanglantes conquêtes;
Les villes et leurs monumens,
Frappés de momens en momens,

S'enfoncent cachés sous les herbes;
Et sur des monceaux d'ossemens,
S'élèvent vos palais superbes.

Le monde en vain tombe à vos pieds
Pour implorer votre indulgence;
Vous n'êtes point rassasiés
Ni de meurtres, ni de vengeance;
Vous restez sourds à ses douleurs,
Remplaçant par des airs railleurs
La pitié qu'il a droit d'attendre;
Et buvez le sang et les pleurs
Que vos soldats ont fait répandre.

Non, des rois ne pourront jamais,
J'en atteste leur vie entière,
Autrement que par des forfaits,
Du trône suivre la carrière.
Mortels, sous leur joug abattus
Vous leur supposez des vertus,
Dont l'effort vous paroît sublime;
Voulez-vous connoître Titus?
Voyez les cendres de Solime.

Ils ont cru, ces fiers potentats,
Nous forger de nouvelles chaînes;
Toujours de leurs riches états
Ils ont cru conduire les rênes,
Ils l'ont cru... Le Peuple français
Indigné des maux qu'ils ont faits,
Sur leurs fronts a lancé la foudre,
Leurs fronts ne sont plus sous le dais,
Et leurs trônes sont dans la poudre.

Mais Auguste le conquérant
N'a-t-il pas droit à votre hommage ?
Et du Louis surnommé Grand,
N'aimez-vous pas la noble image ?
Moi ! je pourrois les caresser !
Moi, je pourrois leur adresser
Des éloges ou des prières ! . . .
Vil flatteur, cours les encenser. . .
Que l'on me ramène aux carrières.

HYMNE A LA MÈRE ET A LA FILLE.

Sur l'air : *Lison dormoit dans un bocage.*

C'est la Liberté que je chante,
Tyrans, tombez à ses genoux,
Admirez sa grace touchante;
Peuples, à son nom levez-vous !
Il n'est point de bonheur sans elle,
Point de gaîté, point de repos;
Sans elle, hélas ! tous les fléaux
Accablent la race mortelle.
La Liberté ! la Liberté !
Règne sur mon cœur enchanté.

La Liberté par sa présence,
Réveille, enflamme les esprits;
C'est elle qui de la vaillance
Aux héros décerne le prix :
Elle fit l'honneur de la Grèce,

Des vieux Romains tous les succès ;
Elle conduira les Français
Dans le temple de la Sagesse :
La Liberté ! la Liberté !
Règne sur mon cœur enchanté.

L'ÉGALITÉ n'est pas moins belle,
De l'homme elle établit les droits ;
Voyez sa balance immortelle,
Peser les peuples et les rois.
Graces à son pouvoir magique,
Les despotes sont détrônés,
Et tous les monstres couronnés
Tombent devant la République.
La Liberté ! l'Egalité !
Règnent sur mon cœur enchanté.

QUE dis-je ? Egalité charmante !
Toi, dont j'adore les appas,
Sans toi, sans ta vertu puissante,
La Liberté ne seroit pas.
Toutes deux vous savez me plaire,
Et sans vouloir vous séparer,
J'aime, il faut vous le déclarer,
Autant la fille que la mère.
La Liberté, l'Egalité,
Règnent sur mon cœur enchanté.

PORTRAIT DE LA RÉPUBLIQUE.

Sur l'air : *Qui par fortune trouvera.*

PAR elle seul proclamé roi,
Le peuple rompt sa chaîne,
Et ne reconnoît que la loi
Pour maîtresse et pour reine ;
Elle brise tous les anneaux
Des pouvoirs arbitraires,
Par elle rendus tous égaux,
Les citoyens sont frères.

ELLE rejette de son sein,
L'insolent royaliste,
Elle voit d'un œil de dédain
Le superbe égoïste ;
Elle détruit tous les abus,
Et ses décrets sublimes,
Décernent un prix aux vertus
Et punissent les crimes.

POUR résister au fier courroux
Des tyrans qu'on renomme,
Elle veut qu'au salut de tous
Cède celui d'un homme ;
Elle couronne de lauriers
Son disciple fidèle,
Et le triomphe des guerriers
Est de mourir pour elle.

CE n'est point la richesse et l'or
Qui fondent sa puissance,
Elle a pour unique trésor
La douce indépendance;
Elle hait les mets superflus,
Et sagement préfère,
L'humble repas de Curius
Aux festins de Tibère.

ELLE n'a point l'ambition
D'une injuste victoire;
C'est la concorde et l'union
Qui font toute sa gloire.
Aimez-vous des oiseaux divers
La touchante musique?
Tout est d'accord dans leurs concerts,
Voilà la République.

HYMNE
A LA GLOIRE ET A L'IMMORTALITÉ.

Sur l'air: *Descends, ô Liberté! fille de la Nature.*

IMMORTALITÉ, Gloire, assises près des trônes,
Vous voyez les tyrans implorer vos faveurs;
De votre éclat, par fois, vous ornez leurs couronnes;
Mais vos bienfaits sont des rigueurs.

LE chardon, l'aconit et les cyprès funèbres,
De ces fléaux du monde ombragent les autels;
Ils poursuivent la gloire, elle les rend célèbres,
Mais par la haine des mortels.

La gloire n'appartient qu'à l'homme de courage,
Qui brave des tyrans les nombreux échafauds ;
Semblable au pavillon, seul reste du naufrage,
Sa vertu flotte sur les eaux.

Voyez-vous ce géant à la tête difforme,
Que soutient avec peine un socle chancelant ;
Sur lui souffle Borée, et la statue énorme
Tombe sous son poids accablant.

Dans Byzance et dans Rome ainsi périt la gloire
De ces soldats heureux qu'on nommoit Empereurs,
Ainsi tombent les noms qu'au temple de Mémoire,
A gravés la main des flatteurs.

La gloire véritable est telle qu'un vieux hêtre
Qui couvre un sol fécond de ses vastes rameaux.
La fausse est une fleur qui s'empresse de naître,
Et de mourir sur les tombeaux.

Si l'une te conduit au fond du précipice,
Semblable aux feux trompeurs qu'allume un soir d'été ;
Mortel, l'autre à tes vœux divinité propice,
Te mène à l'immortalité.

Caméléon léger, la gloire vaine et folle,
Se repaît d'air, de vent, d'hommages superflus :
Sa rivale abjurant tout aliment frivole,
Ne se nourrit que de vertus.

C'est toi que j'en atteste, illustre Thémistocle,
Esclave des plaisirs et du dieu des amans ;
Aux festins, dans les bals, au temple de Sophocle,
Tu passois tes jeunes momens.

Tu vivais au milieu de la plus folle ivresse :
Miltiade triomphe aux champs de Marathon :
L'ami des voluptés les fuit pour la sagesse,
Et devient un autre Platon.

Qu'ai-je dit ? La Patrie est sa déesse unique,
De la solide gloire elle ouvre les sentiers ;
Il se rend digne d'elle, et pour la République
Sa main veut cueillir des lauriers.

Le triomphe éclatant d'un héros qu'il révère,
Apparoît à ses yeux dans l'ombre de la nuit ;
Il apperçoit toujours cette image prospère ;
Par-tout Marathon le poursuit.

Du superbe Persan méditant la ruine,
Il s'arme, il va combattre, il est victorieux ;
Marathon qu'il admire enfante Salamine,
Et le peuple rend grace aux dieux.

La calomnie affreuse est l'hydre des grands hommes ;
C'est elle qui dévore et leurs jours et leurs noms ;
Par-tout elle se glisse ; et tous tant que nous sommes,
Nous devons craindre ses poisons.

Thémistocle accusé par sa langue cruelle,
Se soumet à la loi qui vient de le bannir ;
Et ce héros, toujours à la Grèce fidèle,
Meurt plutôt que de la trahir.

Les voilà, les amans de la solide gloire !
Au milieu des clameurs d'un peuple d'ennemis,
Ils marchent précédés du cri de la victoire,
Heureux de sauver leur pays.

Des honneurs qu'on décerne aux vainqueurs olympiques,
Ils sont loin d'envier le fastueux éclat ;
Et ne veulent pour prix de leurs exploits civiques,
Qu'être nommés dans le sénat.

Oui, mes concitoyens, l'aimable modestie,
De la Gloire toujours a précédé les pas :
Ainsi par une sœur, une sœur embellie,
S'enrichit de nouveaux appas.

Au plus sage des Grecs, Platon veut rendre hommage;
Dans un écrit sublime il le peint trait pour trait:
Le modeste Socrate admire cette image,
Mais il n'y voit point son portrait.

Comme l'ombre par-tout empreinte sur le sable,
Poursuit le voyageur de fatigue abattu ;
En dépit d'elle, ainsi la gloire véritable,
Suit tous les pas de la vertu.

Fuis la Gloire, mortel, elle suivra tes traces;
Mais elle te fuira si tu la suis toujours ;
Elle est à la vertu ce que sont les trois Graces
A la déesse des Amours.

La Gloire, toutefois, sensible autant que fière
Dans le sang innocent ne plonge point ses mains ;
Elle ne veut atteindre au bout de sa carrière,
Que pour le bonheur des humains.

Thèbes qui si long-temps vit fleurir son empire,
Pleure sur les malheurs où le sort la réduit;
Et j'aime mieux Phriné qui veut la reconstruire,
Qu'Alexandre qui la détruit.

Alexandre, César, redoutez l'anathême
Que prépare le monde à vos fausses vertus.
Il est venu, le temps où votre orgueil extrême,
N'auroit trouvé que des Brutus.

Voyez ce ver impur, né d'un arbre superbe,
Qui toujours le rongeant le flétrit sans retour.
Votre sort est le même, enseveli sous l'herbe,
Un ver vous ronge nuit et jour.

O Gloire véritable ! Immortalité sainte !
Préservez mon pays de semblables malheurs;
Du Sénat des Français gardez toujours l'enceinte,
Régnez-y toujours sur les cœurs.

HYMNE A LA PUDEUR.

Sur l'air : *On a mille goûts différens.*

L'innocence n'a point d'attraits
Qu'ingénument elle n'expose ;
La Pudeur rougit, et ses traits
S'entourent d'un voile de rose :
L'Innocence aime le grand jour,
La Pudeur en est éblouie ;
L'Innocence ignore l'amour,
La Pudeur s'en défie.

Que je plains ton égarement,
Toi, républicaine adorable,
Que ton époux, que ton amant
Trouve à tous ses vœux favorables,

Le cœur n'est-il pas enchanté
D'un léger retard qu'il endure ? . . . .
Pudeur, tu sers à la beauté
De voile et de parure.

Pudeur, tu n'as jamais recours
A l'art trompeur d'une coquette ;
Des roses forment tes atours ;
L'onde est ton miroir de toilette.
Qu'elle plaise par mille efforts
La coquette digne de blâme,
L'extrême parure du corps
Peint la laideur de l'ame.

Sans les mœurs, dans tous les climats,
Le peuple n'eût-il point de maître,
L'un sur l'autre on voit les états
Tomber, périr, et disparoître.
Que le cercle de nos succès,
Par toi, Pudeur, se développe ;
Donne pour femme à tout Français,
Alceste ou Pénélope.

HYMNE A LA VÉRITÉ.

Sur l'air : *Va, va, mon père, je te jure.*

O toi que tout despote abhorre,
Tendre et sublime Vérité !
Accours à ma voix qui t'implore ;
Je veux marcher à ta clarté ;

Toi seule de la race humaine,
Tu dois diriger les esprits;
Accours, je serai ton Pâris,
Et j'enleverai mon Hélène.

Et toi, fontaine d'Acadine (1),
Si célèbre dans les vieux temps,
Au fond de ta source argentine
Tomboient, dit-on, lés faux sermens.
Oh! quand viendront les jours prospères,
Les jours de gloire et de repos,
Où toujours portés sur les eaux
Flotteront les sermens sincères!

Elle paroît... Quelle allégresse
Pour mon cœur de crainte abattu!
Elle est fille de la Sagesse,
Elle est mère de la Vertu.
Elle vient comme au temps de Rhée,
Tout animer, tout embellir;
Les rois ne peuvent la souffrir,
Mais du peuple elle est adorée.

O des talens source première,
Préside seule à mes écrits!
Ceux que fatiguoit ta lumière,
T'avoient cachée au fond d'un puits;

---

(1) Cette fontaine étoit située en Sicile, proche le lac de Délos. Ceux qui vouloient connoître la vérité écrivoient les sermens sur des tablettes, et les jettoient dans son onde; si les sermens étoient faux, elles alloient à fond; s'ils étoient vrais, elles surnageoient.

C'est un piége que leur malice
Tendoit à ta simplicité :
Pour connoître la vérité
Il suffit d'aimer la justice.

HYMNE A LA JUSTICE.

Sur l'air : *Descendons dans nos souterreins ;* autrement dit l'air *du salpêtre.*

Justice, reine des Vertus,
Sois désormais reine du monde,
Parois : aux mortels corrompus
Inspire une terreur profonde ;
Deviens pour nous l'astre du jour.
Dans les cieux est-il de retour ?
Soudain pâlissent les étoiles,
La nuit et sa lugubre cour
Se hâtent de plier leurs voiles.

Divinité, sois parmi nous
L'astre des vertus populaires ;
Qu'ils expirent à tes genoux
Des rois les suppôts sanguinaires !
Dans nos vergers aimés des cieux,
Comme un torrent séditieux,
Vois-tu leur troupe qui s'élance ?
Fais briller ton glaive à leurs yeux
Et cache un moment ta balance.

Tel fut l'héroïsme autrefois
De ce Cléon le Spartiate,

Dont l'ame par amour des lois
S'enorgueillissoit d'être ingrate;
Par le peuple aux charges admis
Il lui dit : Je n'ai plus d'amis,
Et la Patrie est mon idole ;
Quiconque aura blessé Thémis,
Fût-il mon frère, je l'immole.

Et toi, Peuple Ethiopien,
Reçois aussi mon tendre hommage;
Les deux rivaux, le tien, le mien,
Ne semoient point ton héritage:
Libre en tes vœux, libre en ton choix,
Tu suivois doucement les lois
Que la nature avoit prescrites ;
Tu n'avois ni prêtres, ni rois,
Et tes champs étoient sans limites.

Le destin rouloit dans la paix ;
Ta vie exempte d'imposture,
Comme on voit sur des gazons frais
Couler une onde claire et pure :
Qui te donnas ces jours heureux ?
Peuple sensible et généreux
De le savoir il est facile ;
Ton cœur sans efforts rigoureux
A la Justice étoit docile.

République dont les Français
Viennent d'établir l'édifice,
Marche de succès en succès
Comme fille de la Justice;

Elle veille sur mon pays.
Ses préceptes clairs et concis
Vont désormais régir la France ;
O République ! tu naquis
Sous le signe de la Balance (1).

(1) La République française a été décrétée le 21 septembre, au moment où le Soleil est dans le signe de la Balance.

FIN.

A PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.